**Guy de Maupassant, *Pierre et Jean*, 1888, chap. VII**

[…]

Pierre avait reculé jusqu'à la cheminée, la bouche entr'ouverte, l'oeil

dilaté, en proie à une de ces folies de rage qui font commettre des

crimes.

Il répéta d'une voix plus basse, mais haletante:

--Tais-toi, tais-toi donc!

--Non. Voilà longtemps que je voulais te dire ma pensée entière; tu m'en

donnes l'occasion, tant pis pour toi. J'aime une femme! Tu le sais et tu

la railles devant moi, tu me pousses à bout; tant pis pour toi. Mais je

casserai tes dents de vipère, moi! Je te forcerai à me respecter.

--Te respecter, toi?

--Oui, moi!

--Te respecter ... toi ... qui nous as tous déshonorés, par ta cupidité!

--Tu dis? Répète ... répète? ...

--Je dis qu'on n'accepte pas la fortune d'un homme quand on passe pour

le fils d'un autre.

Jean demeurait immobile, ne comprenant pas, effaré devant l'insinuation

qu'il pressentait:

--Comment? Tu dis ... répète encore?

--Je dis ce que tout le monde chuchote, ce que tout le monde colporte,

que tu es le fils de l'homme qui t'a laissé sa fortune. Eh bien! un

garçon propre n'accepte pas l'argent qui déshonore sa mère.

--Pierre ... Pierre ... Pierre ... y songes-tu? ... Toi ... c'est toi

... toi ... qui prononces cette infamie?

--Oui ... moi ... c'est moi. Tu ne vois donc point que j'en crève de

chagrin depuis un mois, que je passe mes nuits sans dormir et mes jours

à me cacher comme une bête, que je ne sais plus ce que je dis ni ce que

je fais, ni ce que je deviendrai tant je souffre, tant je suis affolé de

honte et de douleur, car j'ai deviné d'abord et je sais maintenant.

--Pierre ... Tais-toi ... Maman est dans la chambre à côté! Songe

qu'elle peut nous entendre ... qu'elle nous entend ...

Mais il fallait qu'il vidât son coeur! et il dit tout, ses soupçons,

ses raisonnements, ses luttes, sa certitude, et l'histoire du portrait

encore une fois disparu.

Il parlait par phrases courtes, hachées, presque sans suite, des phrases

d'halluciné.

Il semblait maintenant avoir oublié Jean et sa mère dans la pièce

voisine. Il parlait comme si personne ne l'écoutait, parce qu'il devait

parler, parce qu'il avait trop souffert, trop comprimé et refermé sa

plaie. Elle avait grossi comme une tumeur, et cette tumeur venait de

crever, éclaboussant tout le monde. Il s'était mis à marcher comme il

faisait presque toujours; et les yeux fixes devant lui, gesticulant,

dans une frénésie de désespoir, avec des sanglots dans la gorge, des

retours de haine contre lui-même, il parlait comme s'il eût confessé

sa misère et la misère des siens, comme s'il eût jeté sa peine à l'air

invisible et sourd où s'envolaient ses paroles.

Jean éperdu, et presque convaincu soudain par l'énergie aveugle de son

frère, s'était adossé contre la porte derrière laquelle il devinait que

leur mère les avait entendus.

Elle ne pouvait point sortir; il fallait passer par le salon. Elle

n'était point revenue; donc elle n'avait pas osé.

Pierre tout à coup frappant du pied, cria:

--Tiens, je suis un cochon d'avoir dit ça!

Et il s'enfuit, nu-tête, dans l'escalier.

Le bruit de la grande porte de la rue, retombant avec fracas, réveilla

Jean de la torpeur profonde où il était tombé. Quelques secondes

s'étaient écoulées, plus longues que des heures, et son âme s'était

engourdie dans un hébétement d'idiot. Il sentait bien qu'il lui faudrait

penser tout à l'heure, et agir, mais il attendait, ne voulant même plus

comprendre, savoir, se rappeler, par peur, par faiblesse, par lâcheté.

Il était de la race des temporiseurs qui remettent toujours au

lendemain; et quand il lui fallait, sur-le-champ, prendre une

résolution, il cherchait encore, par instinct, à gagner quelques

moments.

Mais le silence profond qui l'entourait maintenant, après les

vociférations de Pierre, ce silence subit des murs, des meubles, avec

cette lumière vive des six bougies et des deux lampes, l'effraya si fort

tout à coup qu'il eut envie de se sauver aussi.

Alors il secoua sa pensée, il secoua son coeur, et il essaya de

réfléchir.

Jamais il n'avait rencontré une difficulté dans sa vie. Il est des

hommes qui se laissent aller comme l'eau qui coule. Il avait fait ses

classes avec soin, pour n'être pas puni, et terminé ses études de droit

avec régularité parce que son existence était calme. Toutes les choses

du monde lui paraissaient naturelles sans éveiller autrement son

attention. Il aimait l'ordre, la sagesse, le repos par tempérament,

n'ayant point de replis dans l'esprit; et il demeurait, devant cette

catastrophe, comme un homme qui tombe à l'eau sans avoir jamais nagé.

Il essaya de douter d'abord. Son frère avait menti par haine, et par

jalousie?

Et pourtant, comment aurait-il été assez misérable pour dire de leur

mère une chose pareille s'il n'avait pas été lui-même égaré par le

désespoir? Et puis Jean gardait dans l'oreille, dans le regard, dans les

nerfs, jusque dans le fond de la chair, certaines paroles, certains cris

de souffrance, des intonations et des gestes de Pierre, si douloureux

qu'ils étaient irrésistibles, aussi irrécusables que la certitude.

Il demeurait trop écrasé pour faire un mouvement ou pour avoir une

volonté. Sa détresse devenait intolérable; et il sentait que, derrière

la porte, sa mère était là qui avait tout entendu et qui attendait.

Que faisait-elle? Pas un mouvement, pas un frisson, pas un souffle, pas

un soupir ne révélait la présence d'un être derrière cette planche. Se

serait-elle sauvée? Mais par où? Si elle s'était sauvée ... elle avait

donc sauté de la fenêtre dans la rue!

Un sursaut de frayeur le souleva, si prompt et si dominateur qu'il

enfonça plutôt qu'il n'ouvrit la porte et se jeta dans sa chambre.

Elle semblait vide. Une seule bougie l'éclairait, posée sur la commode.

Jean s'élança vers la fenêtre, elle était fermée, avec les volets clos.

Il se retourna, fouillant les coins noirs de son regard anxieux, et il

s'aperçut que les rideaux du lit avaient été tirés. Il y courut et les

ouvrit. Sa mère était étendue sur sa couche, la figure enfouie dans

l'oreiller qu'elle avait ramené de ses deux mains crispées sur sa tête,

pour ne plus entendre.

Il la crut d'abord étouffée. Puis, l'ayant saisie par les épaules, il

la retourna sans qu'elle lâchât l'oreiller qui lui cachait le visage et

qu'elle mordait pour ne pas crier.

Mais le contact de ce corps raidi, de ces bras crispés, lui communiqua

la secousse de son indicible torture. L'énergie et la force dont elle

retenait avec ses doigts et avec ses dents la toile gonflée de plumes,

sur sa bouche, sur ses yeux et sur ses oreilles pour qu'il ne la vît

point et ne lui parlât pas, lui fit deviner, par la commotion qu'il

reçut, jusqu'à quel point on peut souffrir. Et son coeur, son simple

coeur, fut déchiré de pitié. Il n'était pas un juge, lui, même un juge

miséricordieux, il était un homme plein de faiblesse et un fils plein de

tendresse. Il ne se rappela rien de ce que l'autre lui avait dit, il ne

raisonna pas et ne discuta point, il toucha seulement de ses deux mains

le corps inerte de sa mère, et ne pouvant arracher l'oreiller de sa

figure, il cria, en baisant sa robe:

--Maman, maman, ma pauvre maman, regarde-moi!

Elle aurait semblé morte si tous ses membres n'eussent été parcourus

d'un frémissement presque insensible, d'une vibration de corde tendue.

Il répétait:

--Maman, maman, écoute-moi. Ça n'est pas vrai. Je sais bien que ça n'est

pas vrai.

Elle eut un spasme, une suffocation, puis tout à coup elle sanglota dans

l'oreiller. Alors tous ses nerfs se détendirent, ses muscles raidis

s'amollirent, ses doigts s'entr'ouvrant lâchèrent la toile; et il lui

découvrit la face.

Elle était toute pâle, toute blanche, et de ses paupières fermées on

voyait couler des gouttes d'eau. L'ayant enlacée par le cou, il lui

baisa les yeux, lentement, par grands baisers désolés qui se mouillaient

à ses larmes, et il disait toujours:

--Maman, ma chère maman, je sais bien que ça n'est pas vrai. Ne pleure

pas, je le sais! Ça n'est pas vrai!

Elle se souleva, s'assit, le regarda, et avec un de ces efforts de

courage qu'il faut, en certains cas, pour se tuer, elle lui dit:

--Non, c'est vrai, mon enfant.

Et ils restèrent sans paroles, l'un devant l'autre. Pendant quelques

instants encore elle suffoqua, tendant la gorge, en renversant la tête

pour respirer, puis elle se vainquit de nouveau et reprit:

--C'est vrai, mon enfant. Pourquoi mentir? C'est vrai. Tu ne me croirais

pas, si je mentais.

Elle avait l'air d'une folle. Saisi de terreur, il tomba à genoux près

du lit en murmurant:

--Tais-toi, maman, tais-toi.

Elle s'était levée, avec une résolution et une énergie effrayantes.

--Mais je n'ai plus rien à te dire, mon enfant, adieu.

Et elle marcha vers la porte.

Il la saisit à pleins bras, criant:

--Qu'est-ce que tu fais, maman, où vas-tu?

--Je ne sais pas ... est-ce que je sais ... je n'ai plus rien à faire

... puisque je suis toute seule.

Elle se débattait pour s'échapper. La retenant, il ne trouvait qu'un mot

à lui répéter:

--Maman ... maman ... maman...

Et elle disait dans ses efforts pour rompre cette étreinte:

--Mais non, mais non, je ne suis plus la mère maintenant, je ne suis

plus rien pour toi, pour personne, plus rien, plus rien! Tu n'as plus ni

père ni mère, mon pauvre enfant ... adieu.

Il comprit brusquement que s'il la laissait partir il ne la reverrait

jamais, et, l'enlevant, il la porta sur un fauteuil, l'assit de force,

puis s'agenouillant et formant une chaîne de ses bras:

--Tu ne sortiras point d'ici, maman; moi je t'aime, et je te garde. Je

te garde toujours, tu es à moi.

Elle murmura d'une voix accablée:

--Non, mon pauvre garçon, ça n'est plus possible. Ce soir tu pleures, et

demain tu me jetterais dehors. Tu ne me pardonnerais pas non plus.

Il répondit avec un si grand élan de si sincère amour:--Oh! moi? moi?

Comme tu me connais peu!--qu'elle poussa un cri, lui prit la tête

par les cheveux, à pleines mains, l'attira avec violence et le baisa

éperdument à travers la figure.

Puis elle demeura immobile, la joue contre la joue de son fils, sentant,

à travers sa barbe, la chaleur de sa chair; et elle lui dit, tout bas,

dans l'oreille:

--Non, mon petit Jean. Tu ne me pardonnerais pas demain. Tu le crois et

tu te trompes. Tu m'as pardonné ce soir, et ce pardon-là m'a sauvé la

vie; mais il ne faut plus que tu me voies.

Il répéta, en l'étreignant:

--Maman, ne dis pas ça!

--Si, mon petit, il faut que je m'en aille.

Je ne sais pas où, ni comment je m'y prendrai, ni ce que je dirai, mais

il le faut. Je n'oserais plus te regarder, ni t'embrasser, comprends-tu?

Alors, à son tour, il lui dit, tout bas, dans l'oreille:

--Ma petite mère, tu resteras, parce je le veux, parce que j'ai besoin

de toi. Et tu vas me jurer de m'obéir, tout de suite.

--Non, mon enfant.

--Oh! maman, il le faut, tu entends. Il le faut.

--Non, mon enfant, c'est impossible. Ce serait nous condamner tous à

l'enfer. Je sais ce que c'est, moi, que ce supplice-là, depuis un mois.

Tu es attendri, mais quand ce sera passé, quand tu me regarderas comme

me regarde Pierre, quand tu te rappelleras ce que je t'ai dit! ... Oh!

... mon petit Jean, songe ... songe que je suis ta mère! ...

--Je ne veux pas que tu me quittes, maman. Je n'ai que toi.

--Mais pense, mon fils, que nous ne pourrons plus nous voir sans rougir

tous les deux, sans que je me sente mourir de honte et sans que tes yeux

fassent baisser les miens.

--Ça n'est pas vrai, maman.

--Oui, oui, oui, c'est vrai! Oh! j'ai compris, va, toutes les luttes de

ton pauvre frère, toutes, depuis le premier jour. Maintenant, lorsque

je devine son pas dans la maison, mon coeur saute à briser ma poitrine,

lorsque j'entends sa voix, je sens que je vais m'évanouir. Je t'avais

encore, toi! Maintenant, je ne t'ai plus. Oh! mon petit Jean, crois-tu

que je pourrais vivre entre vous deux?

--Oui, maman. Je t'aimerai tant que tu n'y penseras plus.

--Oh! oh! comme si c'était possible!

--Oui, c'est possible.

--Comment veux-tu que je n'y pense plus entre ton frère et toi? Est-ce

que vous n'y penserez plus, vous?

--Moi. Je te le jure!

--Mais tu y penseras à toutes les heures du jour.

--Non, je te le jure. Et puis, écoute: si tu pars, je m'engage et je me

fais tuer.

Elle fut bouleversée par cette menace puérile et étreignit Jean en le

caressant avec une tendresse passionnée. Il reprit:

--Je t'aime plus que tu ne crois, va, bien plus, bien plus. Voyons, sois

raisonnable. Essaye de rester seulement huit jours. Veux-tu me promettre

huit jours? Tu ne peux pas me refuser ça?

Elle posa ses deux mains sur les épaules de Jean, et le tenant à la

longueur de ses bras:

--Mon enfant ... tâchons d'être calmes et de ne pas nous attendrir.

Laisse-moi te parler d'abord. Si je devais une seule fois entendre sur

tes lèvres ce que j'entends depuis un mois dans la bouche de ton frère,

si je devais une seule fois voir dans tes yeux ce que je lis dans les

siens, si je devais deviner rien que par un mot ou par un regard que je

te suis odieuse comme à lui ... une heure après, tu entends, une heure

après ... je serais partie pour toujours.

--Maman, je te jure ...

--Laisse-moi parler ... Depuis un mois j'ai souffert tout ce qu'une

créature peut souffrir. A partir du moment où j'ai compris que ton

frère, que mon autre fils me soupçonnait, et qu'il devinait, minute par

minute, la vérité, tous les instants de ma vie ont été un martyre qu'il

est impossible de t'exprimer.

Elle avait une voix si douloureuse que la contagion de sa torture emplit

de larmes les yeux de Jean.

Il voulut l'embrasser, mais elle le repoussa.

--Laisse-moi ... écoute ... j'ai encore tant de choses à te dire pour

que tu comprennes ... mais tu ne comprendras pas ... c'est que ... si je

devais rester ... il faudrait ... Non, je ne peux pas! ...

--Dis, maman, dis.

--Eh bien! oui. Au moins je ne t'aurai pas trompé ... Tu veux que je

reste avec toi, n'est-ce pas? Pour cela, pour que nous puissions nous

voir encore, nous parler, nous rencontrer toute la journée dans la

maison, car je n'ose plus ouvrir une porte dans la peur de trouver

ton frère derrière elle, pour cela il faut, non pas que tu me

pardonnes,--rien ne fait plus de mal qu'un pardon,--mais que tu ne m'en

veuilles pas de ce que j'ai fait ... Il faut que tu te sentes assez

fort, assez différent de tout le monde pour te dire que tu n'es pas le

fils de Roland, sans rougir de cela et sans me mépriser! ... Moi j'ai

assez souffert ... j'ai trop souffert, je ne peux plus, non, je ne peux

plus! Et ce n'est pas d'hier, va, c'est de longtemps ... Mais tu ne

pourras jamais comprendre ça, toi! Pour que nous puissions encore vivre

ensemble, et nous embrasser, mon petit Jean, dis-toi bien que si j'ai

été la maîtresse de ton père, j'ai été encore plus sa femme, sa vraie

femme, que je n'en ai pas honte au fond du coeur, que je ne regrette

rien, que je l'aime encore tout mort qu'il est, que je l'aimerai

toujours, que je n'ai aimé que lui, qu'il a été toute ma vie, toute ma

joie, tout mon espoir, toute ma consolation, tout, tout, tout pour moi,

pendant si longtemps! Écoute, mon petit, devant Dieu qui m'entend, je

n'aurais jamais rien eu de bon dans l'existence, si je ne l'avais pas

rencontré, jamais rien, pas une tendresse, pas une douceur, pas une de

ces heures qui nous font tant regretter de vieillir, rien! Je lui dois

tout! Je n'ai eu que lui au monde, et puis vous deux, ton frère et toi.

Sans vous ce serait vide, noir et vide comme la nuit. Je n'aurais jamais

aimé rien, rien connu, rien désiré, je n'aurais pas seulement pleuré,

car j'ai pleuré, mon petit Jean. Oh! oui, j'ai pleuré, depuis que nous

sommes venus ici. Je m'étais donnée à lui tout entière, corps et âme,

pour toujours, avec bonheur, et pendant plus de dix ans j'ai été sa

femme comme il a été mon mari devant Dieu qui nous avait faits l'un pour

l'autre. Et puis, j'ai compris qu'il m'aimait moins. Il était toujours

bon et prévenant, mais je n'étais plus pour lui ce que j'avais été.

C'était fini! Oh! que j'ai pleuré! ... Comme c'est misérable et

trompeur, la vie!.. Il n'y a rien qui dure ... Et nous sommes arrivés

ici; et jamais je ne l'ai plus revu, jamais il n'est venu ... Il

promettait dans toutes ses lettres! ... Je l'attendais toujours! ...

et je ne l'ai plus revu! ... et voilà qu'il est mort! ... Mais il nous

aimait encore puisqu'il a pensé à toi. Moi je l'aimerai jusqu'à mon

dernier soupir, et je ne le renierai jamais, et je t'aime parce que tu

es son enfant, et je ne pourrais pas avoir honte de lui devant toi!

Comprends-tu? je ne pourrais pas! Si tu veux que je reste, il faut que

tu acceptes d'être son fils et que nous parlions de lui quelquefois,

et que tu l'aimes un peu, et que nous pensions à lui quand nous nous

regarderons. Si tu ne veux pas, si tu ne peux pas, adieu, mon petit, il

est impossible que nous restions ensemble maintenant! je ferai ce que tu

décideras: Jean répondit d'une voix douce:

--Reste, maman.

Elle le serra dans ses bras et se remit à pleurer; puis elle reprit, la

joue contre sa joue:

--Oui, mais Pierre? Qu'allons-nous devenir avec lui?

Jean murmura:

--Nous trouverons quelque chose. Tu ne peux plus vivre auprès de lui.

Au souvenir de l'aîné elle fut crispée d'angoisse.

--Non, je ne puis plus, non! non!

Et se jetant sur le coeur de Jean, elle s'écria, l'âme en détresse:

--Sauve-moi de lui, toi, mon petit, sauve-moi, fais quelque chose, je ne

sais pas ... trouve ... sauve-moi!

--Oui, maman, je chercherai.

--Tout de suite ... il faut ... Tout de suite ... ne me quitte pas! J'ai

si peur de lui ... si peur!

--Oui, je trouverai. Je te promets.

--Oh! mais vite, vite! Tu ne comprends pas ce qui se passe en moi quand

je le vois.

Puis elle lui murmura tout bas, dans l'oreille:

--Garde-moi ici, chez toi.

Il hésita, réfléchit et comprit, avec son bon sens positif, le danger de

cette combinaison.

Mais il dut raisonner longtemps, discuter, combattre avec des arguments

précis son affolement et sa terreur.

--Seulement ce soir, disait-elle, seulement cette nuit. Tu feras dire

demain à Roland que je me suis trouvée malade.

--Ce n'est pas possible, puisque Pierre est rentré. Voyons, aie du

courage. J'arrangerai tout, je te le promets, dès demain. Je serai

à neuf heures à la maison. Voyons, mets ton chapeau. Je vais te

reconduire.

--Je ferai ce que tu voudras, dit-elle avec un abandon enfantin,

craintif et reconnaissant.

Elle essaya de se lever; mais la secousse avait été trop forte; elle ne

pouvait encore se tenir sur ses jambes.

Alors il lui fit boire de l'eau sucrée, respirer de l'alcali, et il lui

lava les tempes avec du vinaigre. Elle se laissait faire, brisée et

soulagée comme après un accouchement.

Elle put enfin marcher et prit son bras. Trois heures sonnaient quand

ils passèrent à l'hôtel de ville.

Devant la porte de leur logis il l'embrassa et lui dit: «Adieu, maman,

bon courage.»

Elle monta, à pas furtifs, l'escalier silencieux, entra dans sa chambre,

se dévêtit bien vite, et se glissa, avec l'émotion retrouvée des

adultères anciens, auprès de Roland qui ronflait.

Seul dans la maison, Pierre ne dormait pas et l'avait entendue revenir.